

## PROLOGUE

Une nuit froide tombait sur Chessy, un petit village de Seine-et-Marne situé à vingt-quatre kilomètres de Paris. Les rues étaient désertes. Une pluie battante accompagnée d'un vent furieux faisait claquer les volets de bois d'une maisonnette timidement cachée au fond d'un grand jardin : l'hiver approchait.

À l'intérieur, Pierre, âgé de quatorze ans, finissait de ranger la vaisselle, les yeux rivés sur la pendule de la cuisine. Il s'inquiétait ; Jenny, sa mère, n'était toujours pas rentrée de son travail. Bien que très fatigué par cette journée de dur labeur pour un garçon de son âge, il savait qu'il avait encore beaucoup à faire avant d'aller se coucher : mettre au lit ses sœurs – Zoé cinq ans et Lucille douze ans –, terminer de ranger la maison et finir le reste de ses devoirs. Si sa mère venait à rentrer tard, il se coucherait encore sans la voir.

Cela faisait presque deux ans que l'adolescent exécutait ses tâches quotidiennes, sans rien dire. Il ne voyait presque plus ses amis. D'ailleurs, il lui en restait très peu. Avec toutes ses responsabilités, il n'avait plus l'occasion de sortir avec eux, et ce, depuis bien longtemps. Son seul refuge, ses purs instants de liberté étaient ceux passés devant son ordinateur. Cet agrément que sa mère lui autorisait, tous les soirs, avant de regagner le lit lui apportait de tels moments d'évasion et de décontraction qu'il les attendait avec impatience appréhendant tout retard sur le temps imparti à cette détente.

Ce soir-là, son travail terminé, Pierre faisait les cent pas devant la fenêtre. L'horloge approchait les 21 h. Son anxiété et sa peur grandissaient, il était tard, que faisait sa mère ?

*Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, songea-t-il.*

La porte s'ouvrit. Enfin ! Il laissa échapper un long soupir de soulagement.

« Bonsoir, Mam, dit-il en l'embrassant. Bonne journée ? Tu rentres bien tard !

– Désolée, répondit-elle, j'ai eu un surcroît de travail à la clinique. J'ai dû faire quelques heures supplémentaires. Tu sais que nous en avons besoin... Et pour toi, tout s'est bien passé ? Tes sœurs ont été raisonnables ? Tu as l'air épuisé, ajouta-t-elle en lui caressant le visage. Tu devrais prendre une bonne douche et te mettre au lit sans tarder. »

Comme d'habitude, Pierre hocha la tête. Trop fatigué pour épiloguer, il se contenta de lui répondre :

« T'as raison, j'en ai besoin. Ton repas est dans le micro-ondes, prêt à être réchauffé... Je redescendrai te dire bonsoir.

– Merci, mon chéri, fit-elle lui déposant un baiser sur le front. T'es un amour. Ton père serait fier de toi. Je vais embrasser tes sœurs et je m'attable. »

Bien trop pressé de retrouver son ordinateur, Pierre se hâta de prendre sa douche. Malgré l'heure tardive, même épuisé, il ne pouvait pas s'en empêcher. Pour lui, ce moment était vital, comme un rituel.

« Je monte me coucher. Bonne nuit, Mam », dit-il lui déposant un tendre baiser sur la joue.

Comme tous les soirs, Jenny se laissa faire sans réagir. Son visage exprimait une grande lassitude. Elle semblait avoir perdu ses illusions et ses yeux masquaient une souffrance intérieure qu'elle essayait vainement de cacher, mais qui, aux yeux de son fils, ne passait pas inaperçue. Un simple baiser, une caresse sur la joue, un sourire forcé, elle lui souhaita une bonne nuit et

replongea son regard vide sur le téléviseur allumé. Pierre jeta un œil sur son assiette, elle n'avait presque rien mangé. La gorge nouée, il regagna sa chambre, se cala devant son PC, l'alluma.

En l'espace d'une demi-heure, la transformation se lisait sur son visage. Son comportement était plus enjoué, ses yeux brillaient au fur et à mesure qu'il avançait dans un monde virtuel et un léger sourire sublimait les fossettes de ses joues. Ancré dans son univers, libre de ses actes, de ses pensées, de ses envies, ses mains se baladaient rapidement sur le clavier et la souris virevoltait de gauche à droite, au rythme des combats. Plus rien ne pouvait l'atteindre. Transcendé, il en oubliait les heures et les tracas de sa journée.

Soudain, le pointeur se mit à bouger dans tous les sens et les images à vaciller. Pierre pensa qu'il allait trop vite, que son processeur chauffait, il stoppa un instant. Le phénomène se stabilisa, ouf ! Soulagé ! Mais à peine eut-il repris la souris que ça repartit de plus belle. Son jeu disparut et un peu comme une lampe torche qu'on allume et éteint sans arrêt, l'écran se mit à clignoter noir... blanc... noir... blanc.

La stupeur le gagna. Que se passait-il ? Il n'en revenait pas. Aussi incroyable que cela puisse paraître, sur son écran, carrés, ronds, triangles, losanges, individuels, entremêlés, doublons, horizontaux et verticaux apparaissaient, ponctués par d'étranges sons. Son cœur s'emballa. Il ne savait plus quoi faire, les figures apparaissaient et disparaissaient si vite qu'il ne maîtrisait plus son clavier.

*Je devrais l'éteindre !* pensa-t-il.

Espérant une aide, une réponse, il lança un regard interrogatif vers la photo de son père posée sur sa table de nuit, mais le silence persista. Il resta, figé, à regarder ces hiéroglyphes envahir son écran jusqu'à ce qu'ils disparaissent et que l'ordinateur s'éteigne.

Épuisé, troublé, il n'osa plus y toucher. Il se glissa dans son lit, les pensées tournées vers ce père qui aurait su quoi faire, s'il était encore en vie ! Il le connaissait bien son PC puisque c'est lui qui l'avait confectionné pièce par pièce.

*Non ! L'ordinateur ne doit pas lâcher, pas maintenant,* hurla-t-il intérieurement. *J'en ai trop besoin...*

Un flot de souvenirs l'assaillit, des larmes coulèrent le long de ses joues. Il lança un dernier regard vers la photo, poussa un soupir, ferma les yeux et sombra dans un profond sommeil.

## CHAPITRE 1

7<sup>h</sup> le lendemain, Pierre sentit qu'on le secouait. Près de lui, sa mère tentait de le réveiller depuis un bon moment. Levée et apprêtée, de bonne heure, elle devait se rendre à son travail. Tous les matins, elle faisait l'ouverture de son refuge pour animaux et l'après-midi, elle s'occupait de son cabinet vétérinaire. Depuis la disparition de son mari, elle avait dû licencier ses employés pour entreprendre, seule, toutes ses activités. Malgré le nombre d'heures interminables qu'elle effectuait, les difficultés permanentes, elle restait passionnée par les bêtes et se refusait à laisser tomber ses entreprises.

« Pierre, Pierre, lève-toi ! Je dois partir... » insista-t-elle.

Pierre ouvrit péniblement les yeux. Toujours endormi, il s'étira, regarda sa mère, dit :

« Bonjour, maman, bien dormi ?

– Bien, répondit-elle, merci, mais dépêche-toi de te lever. Tes sœurs sont déjà prêtes, elles déjeunent. Émilie ne va pas tarder à arriver. »

Émilie était une voisine que les filles avaient adoptée dès leur première rencontre. Mère de deux enfants du même âge fréquentant le même établissement scolaire, elle s'était proposé de les prendre chaque matin pour les emmener à l'école, ceci au grand soulagement de Pierre. Son collègue se trouvant à l'opposé, il aurait dû, chaque fois, faire un long détour pour les accompagner.

« Tu as dû encore jouer très tard hier soir, le gronda-t-elle en le voyant se recroqueviller sous la couette. Regarde, tu as du mal à te lever. Tu n'es pas raisonnable ! »

Jenny était consciente que ces moments de liberté n'étaient pas bons pour sa scolarité et sa santé, mais avec toutes les tâches qu'il accomplissait dans la journée, son fils avait besoin de s'évader. Dans leur situation, c'est tout ce qu'elle pouvait lui offrir. Au fond d'elle, elle savait qu'il était un garçon intelligent, mature, qui savait prendre ses responsabilités. Elle ne pouvait faire autrement. D'un geste tendre, elle lui ébouriffa les cheveux.

« Ton petit déjeuner est prêt. Il ne te reste plus qu'à faire tes sandwichs pour ce midi. Allez, je te laisse, fit-elle en lui déposant un baiser sur la joue. Je vais être en retard. Passe une bonne journée, à ce soir, mon chéri. Ah ! Si tu as le moindre problème, n'oublie pas de passer chez Émilie, elle me téléphonera à la clinique. Uniquement en cas d'urgence... tu m'as compris ! »

Pierre fit le signe oui de la tête. Tous les matins c'était le même scénario, les mêmes recommandations. D'ailleurs, il se demandait pourquoi elle les lui répétait sans cesse ; à force, il les connaissait par cœur. Un dernier petit bisou à la va-vite et la voilà partie jusqu'à la tombée de la nuit.

Assis sur le rebord de son lit, Pierre émergeait lentement. Le mot « ordinateur » résonnait dans sa tête et les événements de la veille hantaient son esprit. Jetant un regard furtif sur l'appareil éteint, il se demanda, un instant, s'il n'avait pas rêvé. Seulement, il n'eut guère le temps de s'attarder que, déjà, le chahut de ses sœurs se faisait entendre, Zoé hurlait. Il descendit précipitamment. Installée sur une chaise de cuisine, assise à ses côtés, Lucille la taquinait avec son doudou.

« Arrête ! lui ordonna Pierre, rends-lui son nounours. Tu as fini de déjeuner ? C'est bien, va te laver les dents, c'est bientôt l'heure.

– Je fais ce que je veux, répondit-elle d'un petit air autoritaire. Ce sont mes dents, pas les tiennes.

– Comme tu veux, lui répondit-il avec indifférence. Dans quelque temps, tu ne viendras pas pleurer quand tes amis se moqueront de toi parce tu auras des dents pourries et une haleine de chacal. Seulement là, ma petite Lucille, la taquina-t-il, il sera trop tard. Ce serait bien dommage pour une jolie fille comme toi.

– Baliverne ! reprit-elle médisante. Raconte cela à Zoé, elle te croira peut-être, mais pas à moi. Tu me prends pour une idiote ou quoi ? »

Affichant un air de je-m'en-foutisme, Pierre haussa les épaules et ajouta :

« Moi, ça m'est égal ! Tu verras quand le dentiste te tritura la bouche de sa roulette ou de piqures à en hurler de douleur. Ce ne sera pas de la rigolade. Crois-moi, on souffre, ma belle... »

Rien qu'à cette idée, Lucille frissonna, fit une grimace et se faufila dans la salle de bains. Pierre jubila, il avait encore gagné. Avec elle, il savait qu'il fallait une grande subtilité pour arriver à ses fins. Sûr, il n'en manquait pas.

De son côté, Zoé se calma avec son doudou. Après lui avoir essuyé les mains et la figure, il l'emmena également dans la salle de bains.

« Les dents de Zoé ne sont pas pourries, hein ! Pierre ? demanda-t-elle en lui montrant sa bouche. Moi, je les brosse tous les jours. Sinon, attention aux bébêtes qui font les caries.

– Montre, elles sont magnifiques. Les dents d'une princesse.

– Elles sont magnifiques, les dents d'une princesse gna, gna, gna ! fit Lucille en bougonnant. Toujours en train de minauder, celle-là. Moi aussi je les brosse tous les jours, reprit-elle dédaigneuse. Je sais encore ce que j'ai à faire.

– Maintenant, les filles, allez mettre vos manteaux. Émilie ne va pas tarder à arriver. Je ne veux pas que vous la mettiez en retard. Lucille ! Pourrais-tu aider ta sœur ? S'il te plaît.

– Pas question ! fit-elle méchamment. Qu'elle le fasse elle-même, elle est assez grande. C'est à toi que maman a donné la responsabilité, pas à moi. Alors, débrouille-toi seul.

– Sale gosse ! pesta Pierre. On ne peut vraiment rien te demander. »

Du haut de ses douze ans, cette petite brunette aux grands yeux marron, à l'allure quelque peu masculine, démontrait déjà un caractère bien trempé. Têtue, hargneuse, elle défiait toute autorité et prenait plaisir à provoquer sa sœur et surtout son frère envers qui elle affichait une forte jalousie. Son antipathie envers lui était telle qu'ils étaient perpétuellement en conflit. Depuis peu, une forte animosité s'était développée entre eux rendant presque impossible leur présence simultanée dans la même pièce. Devant cette attitude qui devenait de plus en plus insupportable pour la famille, Émilie se proposa de la garder en semaine, chez elle, ce qu'avaient accepté avec bonheur les deux protagonistes.

Contrairement à sa sœur, Zoé passait pour un ange. Elle se différenciait par son intelligence qui grandissait de jour en jour et sa maturité précoce. Toujours prête à aider son frère, elle affichait ses allures de petite femme dès qu'il lui demandait un service. Pour ses cinq ans, cette fillette blonde aux grands yeux bleus, à l'allure frêle mais élancée, définissait déjà son futur caractère : ambitieuse, autoritaire, câline avec un zeste de coquinerie. Elle prenait plaisir à en jouer avec son frère qui, à son insu, la laissait faire. Son admiration pour elle et leur complicité exacerbait encore plus la rancœur de Lucille envers eux.

Pendant que les deux fillettes se préparaient, Pierre confectionna ses sandwichs pour son déjeuner. Comme ses sœurs, il aurait pu rentrer chez lui ou manger chez Émilie, mais le trajet ainsi que son planning scolaire était trop juste pour qu'il revienne. Malgré l'insistance de sa mère pour qu'il mange au



réfectoire, il préférerait rester sur place. Dans le fond, cette coupure l'arrangeait un peu. Il profitait de cette solitude pour réviser, avancer ses devoirs de la semaine ou s'évader dans la lecture.

« Bonjour, les enfants ! cria Émilie en entrant dans la pièce. Vous êtes prêts ? »

Lucille courut vers elle et lui sauta au cou.

« Oui, nous le sommes. Allons-y.

– Parfait, ma grande, embrasse ton frère, nous partons », fit-elle en prenant Zoé dans ses bras.

Lucille l'embrassa à peine. Zoé lui tendit la joue. La porte claqua. Pierre se retrouva enfin seul et le calme régna dans la maison. Attablé, il profita de cette accalmie pour prendre tranquillement son petit déjeuner quand ses pensées revinrent sur les péripéties de la veille. La vision du pointeur de sa souris qui s'affolait dans tous les sens, les symboles qui s'affichaient sur son écran dont la sonorité retentissait encore dans sa tête perturbaient son esprit.

*Pourvu que mon PC ne soit pas naze et que tout ceci ne soit qu'un rêve, pensa-t-il.*

En plein chaos et à la seule idée d'y penser, son cœur se serra d'angoisse. C'était tout ce qu'il lui restait de son père décédé d'un cancer, il y a environ deux ans. D'ailleurs, réalisait-il en jetant un regard sur le calendrier de la cuisine, il y aura tout juste deux ans demain. Il sentit sa gorge se nouer : il lui manquait terriblement. Ils avaient tous deux une grande complicité, les mêmes passions. C'était un homme simple, travailleur, qui avait gardé un caractère d'enfant et adorait profiter de la vie. Le soir, dès qu'il rentrait du boulot, même fatigué par une dure journée, au lieu de se vautrer dans son fauteuil à regarder la télévision, il préférerait profiter de sa famille. Il aidait sa femme à faire la cuisine, jouait avec ses enfants. L'hiver, ils faisaient des jeux de société, de construction, de la

peinture... et l'été, c'était plus encore ! Ils s'éclataient avec les parties de cache-cache, de football, faisaient de longues promenades en forêt, au parc. Ils formaient une famille harmonieuse et unie.

Malheureusement, tous ces moments de bonheur disparurent avec lui. Depuis, Pierre n'en avait plus connu et sans lui, il n'en éprouvait plus le désir. Le seul plaisir qu'il avait gardé était leur passion commune pour l'informatique. Son père travaillait dans ce domaine. Il connaissait parfaitement toutes les composantes de la fabrication d'un ordinateur et c'était avec amour et fierté qu'il avait confectionné le sien. Il en était si fier qu'il ne passait pas une journée sans lui parler des possibilités de ce matériel. Chaque fois que Pierre l'utilisait, il ne pouvait s'empêcher de penser à lui.

« C'est l'avenir, mon fils, lui disait-il avec enthousiasme. Grâce à un grand nombre de logiciels, tu peux faire ce que tu veux : des documents, des dessins, tes comptes, des retouches photo, visionner une vidéo, écouter de la musique, etc. En plus, via Internet, tu peux visiter des tas de pays. Par exemple, l'Afrique ! Tu tapes le nom, une page s'ouvre et te donne toutes les informations sur ce pays avec, en plus, des images et des vidéos. Tu peux même parler avec tous tes copains, où qu'ils soient. Qui sait ? Peut-être qu'un jour on pourra communiquer avec une autre galaxie. Ne sous-estime jamais cette technologie, mon fils, lui ressassait-il sans cesse, elle risquerait un jour de te surprendre. C'est de la magie. »

Parfois, il était si exalté qu'il ne s'arrêtait plus d'en parler. Respectueux, Pierre l'écoutait toujours avec attention et émerveillement, même s'il connaissait déjà les bienfaits de ce matériel.

Un flot de souvenirs le submergea. Afin de dégager la peine qui l'oppressait, il expira longuement, regarda l'heure : il était temps pour lui de partir en cours. Il lui fallait à peu près vingt minutes pour arriver au collège.